



Центр Русского Языка и Культуры

Mars 2016
№270

Achévé d'imprimer le 30 mars 2016

LA GAZETTE

Revue de la presse russe sur l'Internet
éditée depuis 1987 par l'association
Centre de Langue et Culture Russe
BP 73 75261 Paris Cedex 06
Tel / Fax : 01 45 44 05 99

gazette.clcr@gmail.com

www.clcr.fr

Un autre son de cloche!

De l'association CENTRE DE LANGUE ET CULTURE RUSSE

La Gazette

La Gazette est diffusée chaque mois gratuitement par Internet

Directeur de la publication :

Dimitri SCHAKHOVSKOY

Professeur de l'institut de Théologie

Orthodoxe St- Serge (Paris),

Secrétaire du diocèse de Korsoun

(Patriarcat de Moscou), Professeur émérite de

l'Université de Haute-Bretagne

Rédacteur en chef :

Irène COMMEAU –DEMIDOFF

Présidente du Centre de Langue et Culture Russe

Responsable de la publication

Lidia TANGUY

La rédaction décline toute responsabilité concernant les opinions exprimées par les auteurs des articles, et des textes de publicité. Les titres ainsi que les notes explicatives sont de la rédaction.
Tous les articles publiés peuvent être reproduits par d'autres personnes ou revues, à condition d'en indiquer la source

Sommaire

La cathédrale russe de Paris (France)

Le partenariat entre la France et la Russie (France)

Andrei Makine, un Russe sous la Coupole (France)

La Mouette de Bouda (France)

Poutine et la Syrie: le dessous des cartes (France)

Reprise de Palmyre (France)

Y a-t-il encore un espoir (France)

Mot de la rédaction

Dans ce numéro de *La Gazette*, la Russie est plus que jamais à l'honneur, mais au-delà de notre Gazette elle l'est également dans tout notre pays. Le bulbe doré de la Cathédrale russe planera

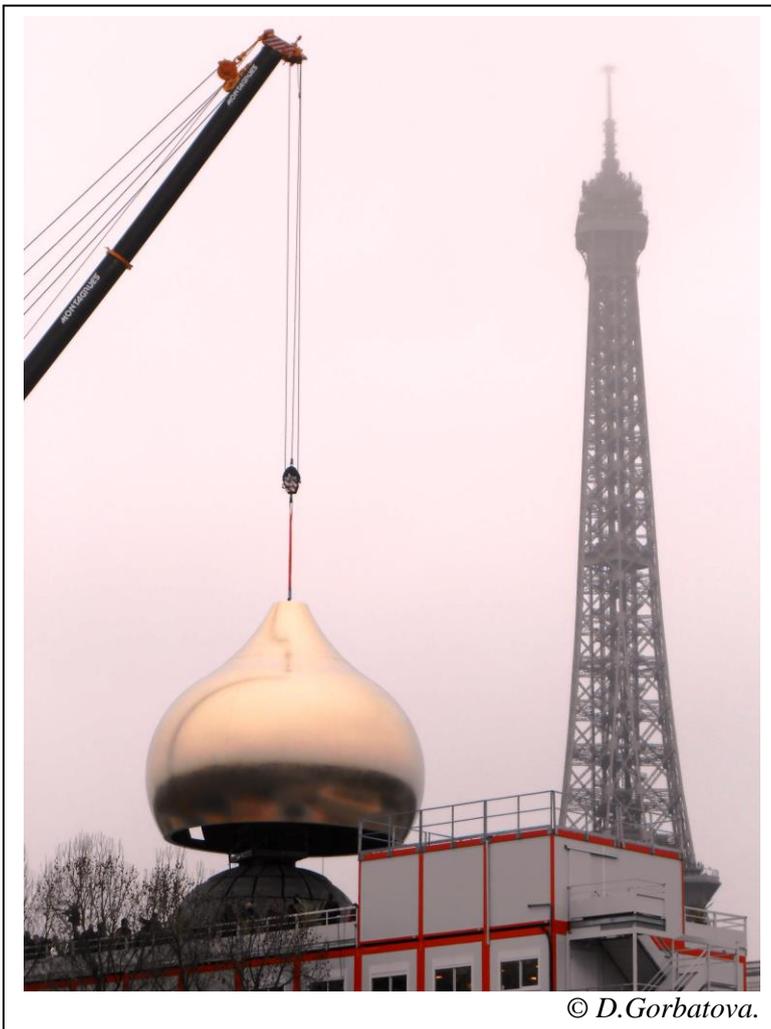
désormais au-dessus de Paris et dorénavant, un Russe de plus va siéger sous la Coupole de l'Académie française.

Nous publions également des articles évoquant la politique russe au Moyen-Orient.

La cathédrale russe de Paris La Sainte-Trinité, une architecture très orthodoxe

A sept mois de l'inauguration de l'édifice, le 19 mars, le premier des cinq bulbes de la Sainte-Trinité a été posé, en grande pompe, au pied du pont de l'Alma. Sur les bords de la Seine, l'Église orthodoxe ne fait pas de remous.

Le 19 mars, à 10 heures, dans la brume glaciale, les invités, triés sur le volet et massés sur la terrasse de fortune au sommet des Algeco, attendent que la grue de 350 tonnes se mette en mouvement. En bas, la foule, rassemblée au début de l'avenue Rapp fermée à la circulation et gardée par un service d'ordre, attend le début du spectacle. «C'est comme le soleil qui se lève sur Paris», lance un homme qui ne quitte pas son iPhone pour filmer l'énorme dôme qui progresse dans le ciel, la tour Eiffel en fond d'écran.



© D.Gorbatova.

Une poignée d'officiels assistent à la manœuvre. Côté français, le secrétaire d'État chargé des Relations avec le Parlement, Jean-Marie Le Guen. Frédéric Mitterrand, ex-ministre de la Culture, qui avait surnommé ironiquement l'église «Saint-Vladimir», allusion aux pressions politiques de Poutine, se fait discret. Côté russe, l'ambassadeur Alexandre Orlov et l'évêque Nestor, futur maître des lieux, imposant dans sa longue robe noire. La présence des Russes a son importance. Pour mener à bien le projet qui remonte à l'époque de Nicolas Sarkozy, le Kremlin n'a pas hésité à dépenser 170 millions d'euros pour construire sur les 8400 mètres carrés occupés par Météo-France ce centre spirituel et culturel orthodoxe qui abrite, outre l'église, une école bilingue, une maison paroissiale.

Il aura fallu quinze bonnes minutes pour que le bulbe de 12 mètres de haut, 11 de diamètre, et 8 tonnes au lieu de 42 s'il avait été fabriqué dans un matériau traditionnel, s'ajuste au millimètre près sur sa structure en béton, à 37 mètres du sol, hauteur maximale autorisée par les règles d'urbanisme. Dans les cathédrales orthodoxes, les dômes sont à «facettes», en raison de l'assemblage de centaines de feuilles de cuivre recouvertes ensuite d'or sur une charpente en bois. Là, l'innovation technique qui a demandé deux ans d'étude est d'avoir rendu ce dôme, constitué de 8 pétales inférieurs, 4 supérieurs et un cône terminal, totalement lisse. Pour cela, des moules ont été créés par Multiplast, entreprise basée à Vannes, qui a fabriqué les grands multicoques pour la Route du rhum ©ou la Coupe de l'America ainsi que l'avion Solar Impulse, qui vient de réaliser son tour du monde avec l'énergie solaire.

«À l'origine, l'architecte **Jean-Michel Wilmotte** voulait un bulbe très épuré et très lisse, explique Étienne Dumas, directeur des travaux de Bouygues Île-de-France. On s'est rapproché d'un des leaders de la construction navale qui est un spécialiste des matériaux composites. On a fait des prototypes et des tests pour un peu plus d'an de construction. Il y a très peu de joints pour l'application de ces pétales



Jean-Michel Wilmotte, l'évêque Nestor, l'ambassadeur de Russie à Paris, M. Orlov
© Daniel Naberezhny

CHRONOLOGIE

2007: en visite en France (une première depuis le schisme de 1054 entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe), le patriarche Alexis II est reçu par Nicolas Sarkozy.

2010: la Russie achète le siège de Météo France, avenue Rapp (Paris VIIe), un emplacement qui intéressait aussi le Canada, la Chine et l'Arabie saoudite.

10 décembre 2010: dix projets d'architectes sont sélectionnés.

2011: la Direction centrale de la sécurité intérieure et la Direction générale de la sécurité extérieure alertent leurs ministères de tutelle sur un dispositif d'interception d'ondes électromagnétiques qui pourrait être installé par les Russes.

Mars 2011: le projet de l'architecte Manuel Nunez Yanowsky est choisi. Ce sera une église classique couverte d'une canopée de verre.

2012: avant la présidentielle, le maire de Paris, Bertrand Delanoë exprime son opposition au projet. Le 28 septembre, l'architecte des Bâtiments de France et celui de la direction régionale des affaires culturelles donnent un avis défavorable.

Mars 2013: les Russes résilient le contrat de maîtrise d'œuvre et choisissent **Jean-Michel Wilmotte**.

Décembre 2013: le permis de construire est délivré.

Février 2014: début des travaux.

Juin 2015: l'affaire Ioukos rejaillit en France, où la justice gèle le terrain de la future église parisienne.

Mars 2016: pose du premier bulbe doré.

recouverts de 90.000 feuilles d'or après assemblage. On a acheminé les dômes par convois exceptionnels pendant deux nuits pour un dernier ajustement sur place.»

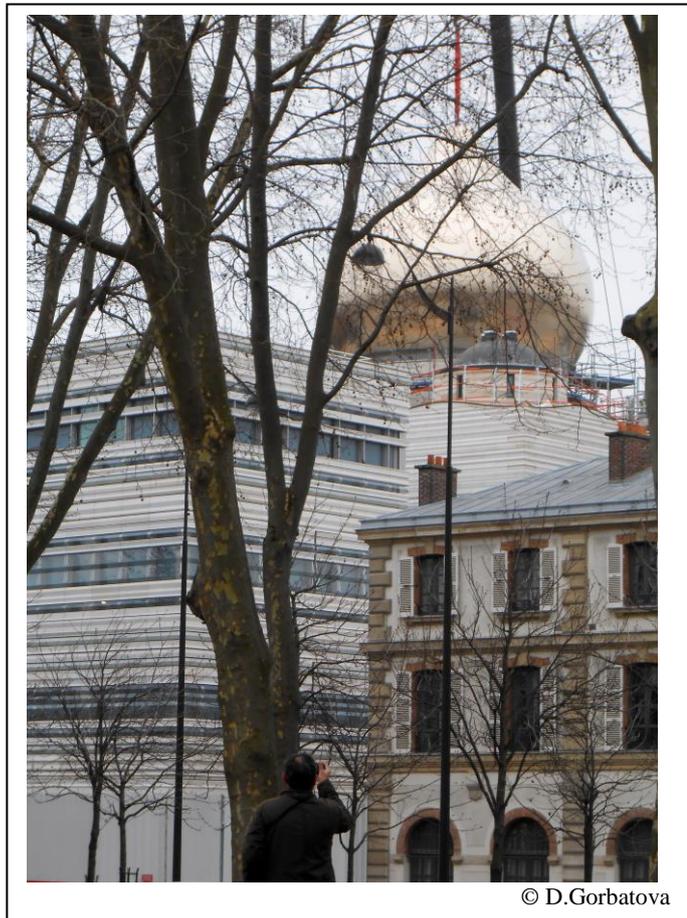
D'une couleur champagne mat appelée «Moon gold» par son alliage d'or et de platine, pas brillante comme le dôme des Invalides pour ne pas choquer les habitants de la capitale, ce bulbe, qui sera entouré de quatre autres, est la plus belle réussite de l'architecte.

«**L'émotion est surtout de voir que le dessin s'est transformé en volume et que le rêve est devenu réalité, commente Jean-Michel Wilmotte.** Ce projet est devenu vivant grâce à une technologie de notre époque. C'est un signal fort pour la ville en bordure de Seine. Paris est une ville européenne, une terre d'accueil, un symbole d'une France généreuse.»

Quand Wilmotte, finaliste des dix architectes sélectionnés sur les 444, a gagné ce projet délicat, tout s'est passé très vite: permis en quatre mois, aucun recours, construction en deux ans avec une pose complexe de la pierre Massangis de Bourgogne sur des arêtes en inox boulonné créant d'inattendus plissements. «Quand on fait de la qualité, avec le respect des traditions, on ne peut pas être critiqué», insiste l'architecte. Pour ne pas faire de vague, l'ensemble d'une hauteur raisonnable, parcouru par un jardin, entend s'intégrer dans le tissu

urbain et offrir de belles échappées visuelles sur la ville en n'utilisant que la moitié de l'emprise au sol. «L'accouchement a été difficile mais Jean-Michel Wilmotte a fait évoluer ce projet, pour le faire correspondre au code génétique de Paris, ajoute M. Missika, adjoint à la maire de Paris en charge de l'urbanisme, Mais il n'est pas révolutionnaire...»

En bas, dans la rue, les avis sont unanimes autour de l'équipe de Multiplast venue fêter l'événement avec



des bourriches d'huîtres et du vin blanc. «Ça, c'est une mise à l'eau», s'exclame Yan Penfornis, directeur général associé de Multiplast, qui a pris le bus à 3 heures du matin et est reparti l'après-midi même. Le voisinage ne trouve pas grand-chose à redire car il préfère voir «des coupoles que des minarets...». Certains ont la nostalgie du premier projet de canopée en verre plus spectaculaire et audacieuse que l'ancien maire de Paris, Bertrand Delanoë, avait réfuté. D'autres n'aiment pas le côté du centre culturel trop imposant. Mais globalement, tout le monde trouve cela magnifique. «Le chantier a été mené sans bruit et sans nuisance, insiste une voisine, et c'est un plus pour notre quartier qui va s'animer de Russes.» À deux pas, rue Cognac-Jay, un hôtel a été construit pour les accueillir et le patron du Café de l'Alma, Jacques, particulièrement bien placé, compte traduire sa carte en russe.

«C'est un très grand jour pour tous les amis de la Russie à Paris récompensés de neuf ans d'efforts», insiste l'ambassadeur de Russie à Paris, M. Orlov, qui approuve cette solution architecturale de sagesse.

Celle-ci reprend la forme de la cathédrale de l'Assomption au Kremlin mais en lui insufflant un esprit du XXIe qui s'harmonise parfaitement avec le paysage de Paris. L'évêque Nestor salue lui aussi cet «édifice de consensus, lieu de communion qui servira de modèle aux 200 projets d'églises en cours de construction à Moscou». À midi, ce dernier a présidé aux cérémonies de bénédiction des cinq croix. La plus grande fut posée vers 13 heures au sommet du bulbe sur fond de chant russe. Venue avec sa petite fille, Natalia Vodianova, divine mannequin russe et compagne d'Antoine Arnault, a versé une larme.

Béatrice de Rochebouët

« Le Figaro » - 21 mars 2016

Le partenariat entre la France et la Russie

INTERVIEW - Pour le vice-premier ministre russe Sergueï Prikhodko, Moscou ne se soucie pas de plaire à la communauté internationale mais de défendre les intérêts de ses citoyens.

LE FIGARO. - Quelle est l'importance pour la Russie du symbole d'une nouvelle église orthodoxe à Paris?

Sergueï PRIKHODKO. - La France est le partenaire le plus important de la Russie en Europe, tant pour ses relations avec le continent qu'avec le reste du monde. Notre coopération repose sur des bases solides et pratiques, de sympathie et de respect mutuel, qui sont difficiles à ébranler. Il y a un effort de part et d'autre pour maintenir les projets engagés et en développer de nouveaux. Le Centre culturel et spirituel orthodoxe russe du quai Branly en est un. Son achèvement représentera pour nous un événement majeur et symbolique. Nous espérons que l'édifice conçu par

le grand architecte Jean-Michel Wilmotte et les activités du Centre attireront les Parisiens et les Français, qu'il sera un lieu d'attraction touristique et donnera une impulsion supplémentaire à l'ensemble des relations franco-russes.

Les relations bilatérales ne sont-elles pas négativement affectées par les sanctions européennes et les contre-sanctions de la Russie?

«Les sanctions, demandez aux Français qui travaillaient sur des commandes russes et aux agriculteurs ce qu'ils en pensent»

Nous avons des liens profonds et multiformes qui, globalement, ne sont pas soumis à la conjoncture économique et politique.

La coopération culturelle, celle entre les régions, les projets d'investissement français en Russie se poursuivent sans accroc, ce qui est la marque de partenaires fiables et constructifs. Il est vrai que le chiffre d'affaires a baissé, mais ce phénomène sera passager.

La situation économique russe vous inquiète-t-elle?

Nous rencontrons des difficultés dans la réalisation de notre vaste programme de modernisation. Elles sont dues principalement au changement de la conjoncture économique mondiale, à la situation du marché de l'énergie et, dans une certaine mesure, aux restrictions internationales. Le deuxième plan anticrise récemment validé par le président Poutine comprend toute une série de mesures visant à stimuler la croissance, à accroître la demande intérieure, à réduire l'inflation et à améliorer les investissements en faveur des entreprises. Nous devrions en voir les premiers effets sur les indices de notre économie d'ici à la fin de l'année. Je suis raisonnablement optimiste. Cela dépend de nous et de la continuité de nos efforts.

Comment rétablir un climat de confiance alors que la Russie est en délicatesse avec la communauté internationale pour ses actions en Ukraine et en Syrie?

Ce qui compte, ce n'est pas de rehausser une image mais d'avoir des résultats concrets, économiques et sociaux, et de défendre les intérêts de la population russe. Nos décisions sont commentées à l'étranger, mais nos repères sont la qualité de vie des citoyens russes, leur dignité et notre indépendance économique. Il ne serait pas pertinent d'attendre de notre part des décisions visant à séduire la communauté internationale. Nos efforts de transformation sont guidés par les intérêts de la Russie.

Où en êtes-vous en Ukraine, où l'intervention russe a brouillé vos relations avec le reste du monde?

Dire que notre politique étrangère jette le trouble est contestable. Si elle dérange, ce n'est pas partout, et pas tout le monde. En Ukraine, notre ligne est claire, connue de nos partenaires, la France et l'Allemagne en sont informées en détail. Nous souhaitons l'application à la lettre des accords de Minsk. De notre côté, nous avons déjà fait une grande partie du chemin et nous en exigeons autant des autres parties. Nous apprécions l'implication de François Hollande et d'Angela Merkel, qui partagent la responsabilité du respect par Kiev de ses engagements. La phase la plus aiguë de la crise est sans doute derrière nous, mais les avancées n'ont pas atteint un caractère irréversible. La situation a évolué



Sergueï Prikhodko, 59 ans, est depuis mai 2013 vice-premier ministre de la Fédération de Russie, chargé de l'administration du gouvernement. Il était à Paris samedi 19 mars pour présider à l'installation du plus gros des cinq dômes d'or sur la future église orthodoxe russe du quai Branly.

en six mois mais il y a des hésitations, un manque de volonté politique à Kiev. Il faut maintenir la pression.

À quelle stratégie l'amorce du retrait russe de Syrie répond-elle?

La stratégie de la Russie est la même que celle des autres pays qui veulent mettre fin à cette crise. Nous souhaitons que la Syrie soit un pays indépendant, en paix et uni, qui cesse d'être une source d'instabilité internationale. Le président Poutine a expliqué sa décision de retirer la plus grande partie des troupes russes: notre groupe aérien a accompli une grande partie de sa mission, qui était de détruire les infrastructures des terroristes et leurs voies d'approvisionnement. La tâche consiste maintenant à intensifier le dialogue politique pour trouver une solution qui convienne à toutes les parties intéressées à la stabilité de l'État.

Quelle est aujourd'hui la position de Moscou à l'égard de Bachar el-Assad?

Elle n'a pas changé: c'est aux Syriens eux-mêmes d'en décider. Certains ont voulu se mêler du sort de Kadhafi en Libye et on a vu le résultat. Je m'étais rendu à Damas il y a quelques années en compagnie du président Medvedev. C'était une ville calme, hospitalière, quasiment européenne, où les femmes ne portaient pas le niqab. Assad a certainement commis des erreurs et il s'est fait des ennemis. Mais retournez à Damas aujourd'hui: l'objectif de faire partir Assad valait-il la destruction d'un pays?

Propos recueilles par **Philippe Gélie**

« *Le Figaro* » - 21 mars 2016

Andrei Makine, un Russe sous la Coupole

*Le romancier né en Sibérie, grand défenseur de la langue de Molière, a été élu jeudi à l'Académie française au fauteuil d'Assia Djebar. En 1995, il avait remporté les prix Goncourt et Médicis pour *Le Testament français*.*

Il y a plus d'une dizaine d'années, un académicien faisait déjà son éloge: «À voir la haute stature, le port rigide, le visage taillé à la serpe, la barbe de prophète, les yeux clairs, on dirait un de ces pèlerins qui parcouraient, un bâton à la main (...), l'immensité de la steppe. Mais sous ce physique serein de moine se cache un esprit rebelle, tourmenté, violent.» Depuis, Andreï Makine a rasé sa barbe, mais l'admiration sans bornes que lui portent Dominique Fernandez et de nombreux autres académiciens n'a pas faibli. La preuve: il a été élu hier membre de l'illustre institution. Makine est ainsi le cinquième immortel d'origine russe, emboîtant ainsi le pas aux Troyat, Kessel, Druon et Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie, laquelle a consacré toute son œuvre à la Russie.

Longtemps, Andreï Makine fut un inconnu. Son premier succès, et quel succès, il le doit à son quatrième roman publié en 1995: *Le Testament français* qui, la même année, a été couronné à la fois par le prix Médicis, le prix Goncourt (dès le premier tour) et le prix Goncourt des lycéens. Un récit d'inspiration très personnelle, sorte de déclaration d'amour à la langue française, à travers le personnage de Charlotte, la grand-mère du narrateur. Pour lui, c'était aussi une revanche: ses précédents romans, écrits directement en français, étaient officiellement traduits du russe... Comme il aime à le dire: «J'écris sans accent.» Privé de ses parents dès l'enfance, Makine a grandi en Sibérie (où il est né en 1957) chez sa grand-mère d'origine française, qui lui a appris la langue de Voltaire. «Le français m'a toujours baigné et a encouragé, stimulé mon amour pour la littérature de votre pays. Je considère, à juste titre, le français comme ma langue “grand-maternelle”», confiait-il au *Figaro littéraire* en 2009, avant d'ajouter: «Rien de mieux pour défendre une langue que d'écrire un bon récit. Mes livres sont des actes d'amour adressés à la langue française.»

Andreï Makine est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages sous son nom. La grande majorité de



©Geraint Lewis/writer pictures/leemage

ses romans traite de la Russie d'hier et d'aujourd'hui, parfois les deux.

Trente ans plus tard, en 1987, il découvre la France qu'il ne quittera plus. Il est philologue, détenteur d'un doctorat à l'université de Moscou et d'un autre à la Sorbonne (sur son compatriote Ivan Bounine, romancier francophile, Prix Nobel de littérature en 1933). À Paris, il donne des cours de russe et dirige à Sciences Po plusieurs séminaires, dont un sur «l'idéologie russe».

Cet homme élégant, aux yeux bleu électrique, a toujours été discret, voire fuyant et plein de mystères, sur sa vie parisienne comme sur son passé russe. Il fut une époque où il passait une partie de son temps dans les Landes, précisément dans une cabane construite de ses mains. Aujourd'hui, quand Paris et Montmartre le lassent, il file en Normandie, chez un ami où il coupe des stères de bois à la hache. On se détend comme on peut. Et le mystère s'est épaissi quand on a appris qu'il avait écrit quatre romans sous le nom de Gabriel Osmonde.

À cinquante-huit ans, Makine est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages sous son nom. La grande majorité de ses romans traite de la Russie d'hier et d'aujourd'hui, parfois les deux, les époques se faisant écho, depuis le temps des tsars jusqu'à nos jours, en passant par le stalinisme, la Seconde Guerre mondiale (voir le superbe *Livre des brèves*

1957

Naissance à Divnogorsk, près de Krasnoïarsk (Sibirie) !

1987

S'installe à Paris. Donne des cours de russe.

1990

Parution de son premier roman,
La Fille d'un héros de l'Union soviétique.

1995

Obtient le prix Goncourt et le prix Médicis pour
Le Testament français.

2006

Publie *Cette France qu'on oublie d'aimer*

2014

Lauréat du prix de Fondation Simone et Cino del
Duca, doté de 200 000 euros

amours éternelles, paru en 2011) et les années Poutine. Dans *Une femme aimée*, il a dressé le portrait de la Grande Catherine, celle que Casanova appelait «la souveraine incomparable», à la lumière d'un jeune couple de cinéastes, alors que l'ère Brejnev jette ses derniers feux.

Dans *La Vie d'un homme inconnu*, le protagoniste, Choutov («bouffon» en russe), exilé à Paris, revient au début des années 2000 sur le sol natal pour rejoindre une femme jadis aimée et perdue de vue. Il y découvre la «nouvelle Russie» et tous ses excès: obsession de l'argent, spéculation immobilière, déliquescence du lien social, tout ce «mélange de tentations américaines et de guignols russes». Une histoire qui se double d'une vaste épopée, celle vécue et racontée par Volski, un vieillard rencontré par Choutov, ancien ténor et

amateur de théâtre, qui nous fait traverser plus d'un demi-siècle d'histoire de la Russie, depuis le siège de Leningrad jusqu'à la dislocation de l'URSS. Sans doute son meilleur roman.

Si l'éternelle Russie est au centre de l'œuvre de Makine, il s'est permis, ici ou là, quelques détours. Publié en 2005, *L'Amour humain* retrace le destin d'un combattant angolais à travers le regard d'un jeune soldat russe envoyé dans la jungle tropicale aux côtés des Cubains. Faut-il y voir une résurgence de sa propre expérience militaire en Afrique? Ou celle qu'on lui prête en Afghanistan? Il l'a lui-même avoué: les personnages de son œuvre poursuivent «la quête spirituelle qui caractérise la littérature russe: le poids de la culpabilité morale et historique, les errances des humains amputés de Dieu, le conflit entre les diktats idéologiques et la liberté de la conscience individuelle en révolte».

Cet amour de la langue française, proche de la dévotion, Makine, qui rappelons-le, a abandonné sa langue maternelle, l'avait exprimé très clairement dans un essai aux allures de pamphlet: *Cette France qu'on oublie d'aimer*, qui est en même temps une ode à son pays d'adoption. Huit ans plus tard, en 2014, il prenait fait et cause pour un héros injustement oublié de la Seconde Guerre mondiale, le lieutenant Jean-Claude Servan-Schreiber (cousin de JJSS) dans *Le Pays du lieutenant Schreiber*.

Gageons qu'en entrant prochainement sous la Coupole au son des tambours, Andreï Makine aura une pensée pour tous les auteurs russes francophiles, à commencer par Dostoïevski qui avait traduit en russe *Eugénie Grandet*, Tolstoï qui avait écrit les premières pages de *Guerre et Paix* directement en français, Tourgueniev, Bounine et la poète Marina Tsvetaeva, qui pratiquaient la langue de Molière.

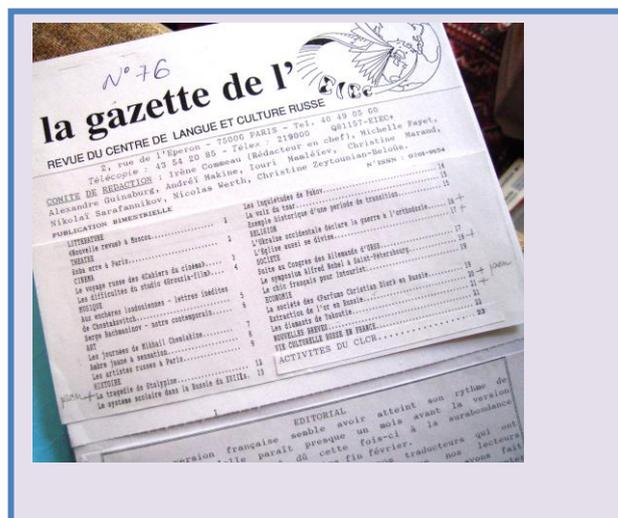
Thierry Clermont

« *Le Figaro* » - 4 mars 2016

Un Russe à l'Académie Française ! Quel chemin parcouru, mon cher Andreï Makine, depuis que vous étiez mon lecteur au lycée Fénelon et collaborateur de notre Gazette... Je vous félicite de tout mon cœur ! Ainsi que j'ai eu l'occasion de vous le dire, j'ai lu presque tous vos livres et les apprécie beaucoup ! Je suis sûre que vous ferez du bon travail dans vos nouvelles fonctions en compagnie de mon gendre Jean-Christophe Rufin.

Bien cordialement à vous,

Irène Demidoff-Commeau,
Présidente de l'association
Centre de Langue et Culture Russe



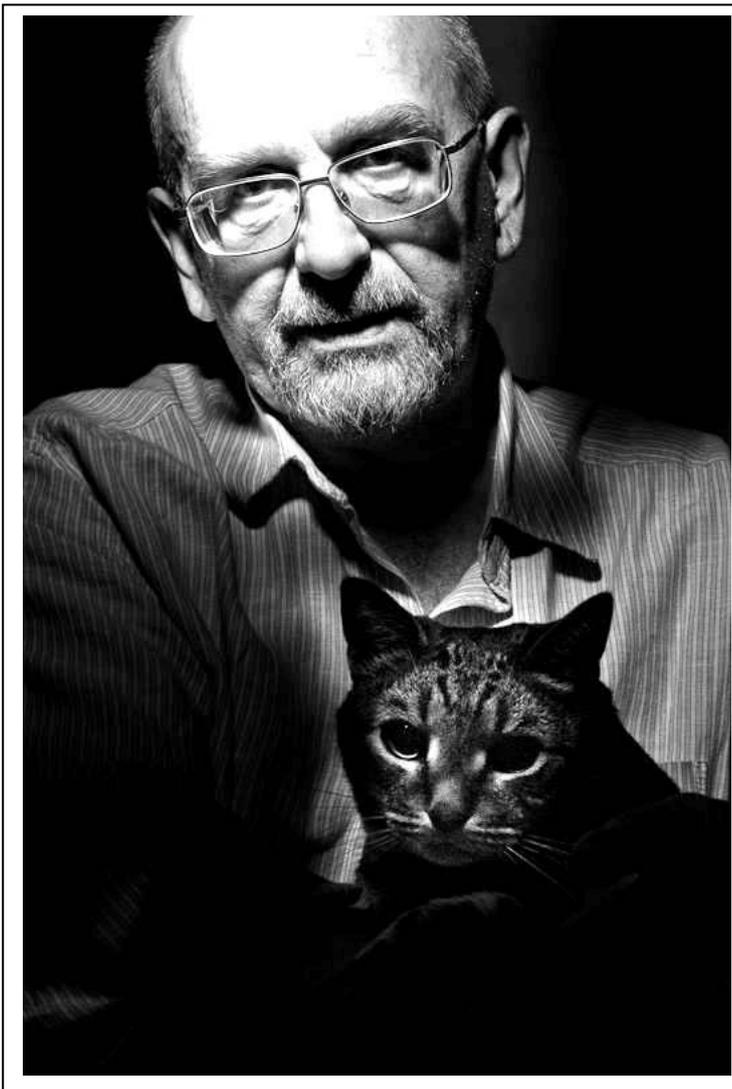
LA MOUETTE DE BOUIDA

Iouri Bouda est déjà bien connu des amateurs de la littérature russe. Lors de son dernier passage à Paris à l'occasion de la 7^e édition des Journées européennes du Livre russe et des littératures russophones, l'écrivain en a profité pour présenter la dernière traduction de son œuvre. Son livre « La mouette au sang bleu », traduit par Sophie Benech est paru chez Gallimard en novembre dernier. Notre correspondant a assisté à la rencontre avec l'auteur et sa traductrice.

C'est en France que le premier livre de Iouri Bouda « Le train zéro » a vu le jour. Auparavant en Russie son œuvre était édité par les revues littéraires. « La mouette au sang bleu » est déjà son cinquième livre paru en français.

Le lecteur russe connaît ce roman sorti en 2011 sous le titre originale « Siniaia krov' ». Dans la création du personnage principal Ida Zmoïro l'auteur s'est inspiré du destin de l'actrice soviétique Valentina Karavaeva. Très jeune l'actrice est devenue célèbre en URSS durant la guerre et a même reçu le prix Staline, la plus haute distinction de l'époque. Au sommet de sa gloire elle a eu un accident de voiture et son visage a été défiguré à jamais. Ainsi sa carrière cinématographique était terminée. Alors au théâtre elle préparait le rôle principal dans « La Mouette » de Tchekhov sous la direction du célèbre Iouri Zavadski. Il n'y a eu qu'une seule et unique représentation de la pièce car l'actrice s'est fâchée avec le metteur en scène et a quitté la troupe. La presse a écrit que le spectacle était la meilleure adaptation de « La Mouette » de l'histoire du théâtre russe. Ensuite l'actrice s'est mariée avec un espion britannique, partie vivre en Grand Bretagne, puis revenue en URSS quelques années plus tard. Staline lui a interdit de vivre à Moscou et tout le reste de sa vie l'actrice vivra en province.

Iouri Bouda a raconté en bref l'histoire de vie de V. Karavaeva et a reconnu ainsi son originalité, il a néanmoins avoué que ce ne sont pas les faits de sa vie qui l'ont inspirés pour l'écriture du roman. L'écrivain a été frappé par un fait surprenant : l'actrice n'a jamais rejoué ni au cinéma, ni au théâtre mais malgré cela toute sa vie elle continuait de *jouer*. Elle s'est achetée une caméra d'amateur et jusqu'à la fin de ses jours elle tournait des scènes où elle jouait des rôles principaux. Elle jouait Nina Zarechnaia, Lady



Macbeth, Marguerite Gautier et son seul spectateur était sa caméra. Iouri Bouda a assuré le public réuni que son livre n'est pas une biographie de Valentina Karavaeva : « *Quelques faits de sa vie m'ont permis de créer un personnage tout à fait différent* ».

Le sujet du roman est né des réflexions de l'auteur sur la folie et le génie : « *Est-ce la folie ou le génie ? Est-ce vraiment le génie ou bien est-ce vraiment la folie ?* » Il y a un autre thème qui intéresse l'auteur : « *Ida Zmoïro vivait dans un monde qui lui était étranger. Elle était une actrice dans l'âme et dans son mode de vie mais elle ne vivait que dans une petite ville morne de province* ».

« *Au centre du roman se trouve le destin d'une actrice, « personne inexistante ». Comme je dis dans mon roman : l'acteur n'existe ni avant, ni après son rôle. Il est au croisement des destins des autres. Mais il se trouve que finalement l'actrice peut bien avoir son propre destin et quel destin !* »- raconta l'écrivain.

A la grande surprise de tous, l'auteur du roman sur une actrice a avoué qu'il n'aime pas le théâtre et ne le connaît pas mais que pendant son écriture il a commencé à l'aimer. Une fois le roman fini, à nouveau, il ne l'apprécie plus.

Voici ce qu'Iouri Bouida a dit du théâtre russe contemporain : « *Le théâtre russe contemporain, le cinéma russe se sont éloignés des traditions de la culture russe. On a l'impression que les acteurs et les metteurs en scène ne lisent rien. Malgré qu'ils soient des gens cultivés qui ont beaucoup lu et vu beaucoup de films, on a l'impression que ce sont des ignorants qui jouent et tournent. Tout est devenu une sorte de danse de séduction. Je comprends qu'il faut bien vendre des billets... mais même ça ils ne savent pas le faire ! C'est mon avis, mon regard assez étroit qui est basé sur mon vécu. Je voudrais croire que le bel avenir du théâtre et cinéma russes nous attend encore* ».

C'est grâce à Sophie Benech que depuis quelques années déjà, les livres de Iouri Bouida arrivent jusqu'aux lecteurs français: « *Je l'ai traduit dès son premier livre. Je trouve qu'il a une*

langue extraordinaire. Il a un regard particulier sur les gens et sur les choses, on peut dire qu'il les transfigure. Il descend tellement profond qu'il en fait sortir quelque chose de très personnel et en même temps ce n'est pas personnel car ça touche les lecteurs ».

A la question sur les difficultés de traduction de l'auteur avec un style et langage si particuliers Sophie Benech a répondu: « *La difficulté, c'était de rentrer dans la musique de son œuvre, dans sa façon de sentir les choses parce qu'il a une écriture extrêmement concrète et sensuelle. La difficulté était de rentrer dans sa façon de sentir le monde. Par exemple, pour la « Fiancée prussienne », livre que je trouve absolument magnifique, c'était difficile ; j'ai travaillé dessus pendant plusieurs mois sans arriver à trouver ce qui donnait la vie au livre. Je l'ai traduit, tout était prêt mais ça ne me plaisait pas, il manquait quelque chose. J'ai travaillé encore un mois dessus et j'ai changé presque un mot sur une page ou une petite tournure et j'ai trouvé au dernier moment ce qui faisait vivre le texte. C'était très angoissant, la date limite arrivait, je pouvais rendre la traduction, elle était prête mais il manquait quelque chose que j'ai trouvé au dernier moment et qui tenait au très peu. Dans le style d'Iouri Bouida il y a un côté qui va à la limite du grotesque. C'est ça aussi qui est difficile, on est sur un lame de rasoir, il faut que ça passe en français. Il joue beaucoup avec la langue et comme il joue parfaitement, il faut que j'arrive aussi à jouer avec la langue française de façon à ce que ça sonne juste et que ça soit viable en français* ».

Iouri Bouida est un des remarquables auteurs de la littérature russe contemporaine. Ses livres sont édités en Russie et il a un cercle d'amateurs qui reconnaît son œuvre. A la question sur sa popularité et le succès de ses livres en Russie, l'écrivain a répondu avec un sourire: « *Si on parle en termes théologiques, je fais partie de ces auteurs qui trouvent la consolation dans l'Eternité et non dans l'argent* ».

D. Gorbatova

Spécialement pour La Gazette - février 2016

La Gazette est diffusée par Internet dans les pays suivants :

Allemagne, Arménie, Argentine, Australie, Autriche, Belgique, Biélorussie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chine, Congo, Croatie, Chili, Danemark, Equateur, Espagne, Estonie, Géorgie, Grèce, îles du Cap-Vert, Royaume-Uni, Venezuela, Irlande, Israël, Italie, Kazakhstan, Lettonie, Liban, Lituanie, Luxembourg, Macédoine, Maroc, Mexique, Moldova, Monaco, Mongolie, Norvège, Palestine, Pays-Bas, Pologne, Portugal, République Tchèque, Russie, Roumanie, Serbie, Slovaquie, Slovénie, Sri Lanka, Suède, Suisse, Taiwan, Turquie, Ukraine, USA, Finlande, France, Japon.

Mais nous recevons parfois des lettres de lecteurs de nouveaux pays, auxquels La Gazette a été diffusée par des amis. Si vous vivez dans un pays qui ne figure pas sur la liste, faites-le nous savoir. Si vous avez des amis dans d'autres pays s'intéressant à la Russie et lisant en russe, en français ou en anglais, envoyez leur La Gazette et informez-nous.

gazette.clcr@gmail.com

Si vous voulez publier une annonce dans l'espace publicitaire de la Gazette « Un autre son de cloche », veuillez vous adresser à notre

Association :

01 45 44 05 99 (de 11:00 à 20:00)

gazette.clcr@gmail.com

Poutine et la Syrie : le dessous des cartes

Les cadeaux d'anniversaire du Kremlin sont rarement gratuits. Le retrait partiel des forces russes de Syrie annoncé le lundi 14 mars dans la soirée par Vladimir Poutine et mis en œuvre dès le lendemain matin coïncide très exactement avec l'anniversaire tragique des cinq ans du conflit syrien, qui aura fait jusqu'à maintenant plusieurs centaines de milliers de morts, dont une majorité de civils, et des millions de déplacés. Le geste du président russe ne saurait ressembler à une reculade. Le retrait militaire lui permettra au contraire d'accroître la pression diplomatique qu'il exerce dans le cadre des négociations de Genève relatives à l'avenir de la Syrie et rouvertes en début de semaine. Fort de son succès, Vladimir Poutine peut envisager une sortie de crise politique qui prenne en compte les intérêts stratégiques de la Russie au Moyen-Orient pour un coût militaire atténué que la Russie peut encore supporter.

Surprendre pour traiter d'égal à égal avec les Etats-Unis

Depuis longtemps déjà, mais plus encore depuis le discours qu'il a prononcé à l'Assemblée générale des Nations Unies le 29 septembre 2015, Vladimir Poutine défend la vision d'un monde multipolaire formé de nombreuses puissances régionales aux intérêts parfois divergents, mais entre lesquelles les Etats-Unis n'auraient plus le titre privilégié de garant exclusif de l'ordre mondial. Beaucoup d'analystes ont moqué cette prétention russe à rejouer le schéma de la Guerre froide, ne manquant de rappeler que la Russie demeure ce que Georges Sokoloff appelait une «puissance pauvre», dont le produit intérieur brut

équivalait à celui de l'Italie. Malgré ce constant handicap de Moscou, antérieur à l'Union soviétique, force est de constater que, hier en Ukraine et aujourd'hui en Syrie, Vladimir Poutine est parvenu à replacer son pays au cœur du concert des nations. En annonçant par surprise le retrait partiel de ses troupes, le président russe veut même fixer le tempo et tenir la baguette de chef d'orchestre alors que Barack Obama ne dispose plus d'une grande marge de manœuvre dans sa dernière année de mandat.

Face au géant américain, le Kremlin pèse indubitablement moins, mais profite de chaque occasion pour s'engouffrer dans les brèches laissées béantes par les erreurs occidentales. Vladimir Poutine joue ainsi la carte de la rapidité, de l'imprévisibilité et de la surprise. Ce fut déjà le cas en Ukraine quand le président élu Viktor Ianoukovitch fut destitué par l'opposition pro-Maïdan malgré les termes de l'accord de paix du 21 février 2014 passé entre les deux parties et paraphé par les pays occidentaux. La réaction russe fut immédiate: sans violence, la Crimée fut de facto rattachée à la Russie dans les semaines qui suivirent. Telle fut encore la stratégie de Vladimir Poutine quand il annonça le 30 septembre 2015 le lancement de l'intervention russe en Syrie, avec l'accord du gouvernement de Bachar el-Assad. On pensait alors dans les chancelleries occidentales que le régime de Damas allait tomber, acculé par les rebelles. Le début de l'intervention russe fut une surprise de taille. Sa fin partielle l'est aujourd'hui tout autant.

Pourtant, Vladimir Poutine lui-même l'avait annoncée ... dès le départ. Le blog de géopolitique «Bouger Les Lignes» rappelle ainsi qu'au micro d'Europe 1, le président de la commission des Affaires étrangères de la Douma, Alexeï Pouchkov, avait déclaré le 2 octobre 2015 que «les frappes russes en Syrie devraient durer trois ou quatre mois». Traumatisée par l'expérience de la guerre en Afghanistan dans les années 1980, la Russie ne désireait aucunement s'enliser dans le désert syrien comme l'Armée rouge (ou l'armée américaine quelques années plus tard) dans les montagnes afghanes.

Sans tomber dans un tel piège, la Russie aura réussi par ces surprises successives à changer les rapports de force au Levant. Comme le note le directeur de l'Observatoire franco-russe, Arnaud Dubien, «l'établissement d'un dialogue stratégique d'égal à égal avec Washington sur la Syrie est, vu de Moscou, le principal objectif atteint».

Forcer la main tant de l'opposition que du régime pour obtenir la fédéralisation de la Syrie.

Pour Vladimir Poutine, il ne s'agissait pas d'intervenir militairement pour permettre au régime



Diplômé de Sciences Po Paris, licencié en philosophie de l'Université Paris-Sorbonne après un double cursus, **Alexis Feertchak** étudie la gestion et la théorie des organisations à l'École des Mines (ParisTech). Créateur d'iPhilo en 2012, il écrit chaque mois au FigaroVox et a été pigiste pour Philosophie Magazine

de Bachar el-Assad de reprendre le contrôle de l'intégralité du territoire syrien ou de prendre à sa seule charge l'éradication de l'Etat islamique. Dans une déclaration du 11 octobre 2015, le président russe a été très clair concernant les objectifs de son engagement militaire en Syrie destiné à «stabiliser les autorités légitimes (Bachar el-Assad, ndlr) et créer les conditions pour la mise en œuvre d'un compromis politique». En effet, cinq mois après le début de l'opération russe et plus de 6000 sorties aériennes des Soukhoï dans le ciel syrien, plus personne n'ose parler du départ de Bachar el-Assad comme préalable à une transition politique. On préfère envisager la création d'un «gouvernement d'unité nationale» au sein duquel Moscou garderait un œil très attentif dans la composition de l'opposition au régime. Le régime ou des éléments de celui-ci ne seraient pas exclus de ce gouvernement provisoire en attendant qu'une nouvelle constitution entre en vigueur en Syrie.

Le retrait partiel des forces russes permet aussi à Moscou d'envoyer un avertissement tant au régime de Bachar el-Assad qu'à l'opposition soutenue par les puissances sunnites, Arabie Saoudite, Qatar et Turquie en tête. Car le Kremlin veut imposer lors des négociations de Genève une fédéralisation de la Syrie, refusée tant à Damas qu'à Riyad, Doha et Ankara. Cette fédéralisation permettrait de maintenir l'unité territoriale de la Syrie, mais de sanctuariser une zone alaouite proche du régime dans la partie économiquement utile de la Syrie formée par la région de Lattaquié au Nord-Ouest et par celle de Damas au Sud-Ouest. Elle permettrait également de reconnaître une large autonomie aux Kurdes syriens présents au Nord sur le modèle de celle accordée par les Américains aux Kurdes irakiens d'Erbil en 2005. Mais cette voie russe n'est pas acceptée par toutes les parties. Bachar el-Assad annonçait il y a peu son souhait de reprendre le contrôle de l'intégralité du territoire syrien, expression d'un jusqu'au-boutisme qui ne plaît pas à Moscou. Quant aux puissances sunnites, elles se méfient d'une fédéralisation réalisée sous pression russe. Si Moscou obtient que l'armée gouvernementale - à dominance alaouite - et le Parti Baas de Bachar el-Assad ne soient pas démantelés lors de la recomposition politique du pays, elles ne parviendront pas à exercer leur imperium sur la Syrie. En prime, la Turquie s'inquiète d'un Kurdistan syrien étendu tout le long de sa frontière et soutenu par Moscou: il pourrait servir de base arrière au PKK turc, comme pendant la Guerre froide, ce qui suscite

la crainte aiguë de l'autocratie Recep Erdogan. Une vengeance froide de la Russie pour la perte du bombardier Su-24 abattu par deux F-16 turcs en novembre dernier ...

Préserver les intérêts stratégiques russes au Moyen-Orient

Les cinq mois de frappes russes en Syrie représentent un coût financier encore très supportable pour Moscou. Le budget annuel de cette intervention extérieure est estimé à un ou deux milliards de dollars par an, une somme que le ministère russe de la Défense peut prendre à sa charge. C'est même très peu si l'on considère que le changement de situation sur le terrain militaire avec la mise au pas des rebelles et le sauvetage du régime permettra au Kremlin de négocier l'existence d'une future Syrie qui respecte scrupuleusement les intérêts de la Russie à long terme.

Ces intérêts stratégiques sont en particulier militaires. Ils consacrent d'ailleurs le fait que le retrait russe demeure strictement partiel. Pas question pour les Russes de perdre le riche héritage de la Guerre froide: avec le port syrien de Tartous, la Russie dispose de sa seule base navale à l'étranger. C'est un moyen d'accès aux mers chaudes non négociable pour Moscou. Le Kremlin a également annoncé qu'une présence russe serait maintenue dans l'aéroport de Hmeimim près de Lattaquié même si le gros des chasseurs-bombardiers sera retiré. Les premiers Su-34 se sont préparés ce matin à retrouver leurs bases russes. Enfin, les puissants missiles anti-aériens S-400 ne seraient pas retirés de Syrie. Une annonce qui n'est pas anodine car ces systèmes parmi les plus modernes au monde sanctuarisent une zone au Levant protégée contre toute opération extérieure qui ne serait pas consentie par Moscou.

Cinq ans après le début du conflit, peut-on dire que Vladimir Poutine aura réussi à finir une guerre à temps? Il est encore trop tôt pour le dire car le processus politique de recomposition de la Syrie en est encore à ses balbutiements. C'est en tout cas la première fois que des signaux positifs proviennent aussi sensiblement des instances onusiennes. Le président de la Commission d'enquête des Nations Unies pour la Syrie, Paulo Pinheiro a en effet déclaré à Genève: «Maintenant, pour la première fois, il y a l'espoir d'une fin en vue». Réussir à terminer une guerre. Une chose bien rare que les Occidentaux n'ont pas connue en Irak, en Afghanistan et en Libye.

Alexis Feertchak

FIGAROVOX/ANALYSE – 16 mars 2016

Cercle culturel de défense de la culture européenne www.cercleareopage.org présente ces pages consacrées à l'orthodoxie (www.cercleareopage.org/orthodoxie/) et à la Russie (www.cercleareopage.org/russie/). Il y a des nombreuses vidéos consacrées à la Russie avec la participation de MM Kochko, Blot, Arrignon, Marchadier, Peters, Pluvillage...

Reprise de Palmyre

"La stratégie russe en Syrie est la bonne" (militaire français)

Le général Dominique Trinquand, ancien chef de mission militaire auprès de l'ONU, salue ce lundi sur France Info le rôle de la Russie dans la reprise de Palmyre au groupe Etat islamique : "Je pense que tout le monde a réalisé, après les atermoiements initiaux, que la stratégie russe en Syrie était la bonne stratégie, qu'après avoir critiqué en permanence le gouvernement de Bachar al-Assad - qui reste critiquable - c'est le seul interlocuteur qui tient la route autour des tables de négociations. Il faut simplement lui faire comprendre que sa situation de force ne lui permet pas d'écraser les autres, qu'il doit discuter, mais la position russe depuis un an et demi a vraiment inversé la donne en Syrie."

"Les Russes avaient considéré que l'écroulement du régime de Bachar el-Assad était une catastrophe pour la Syrie parce que ça serait le vide

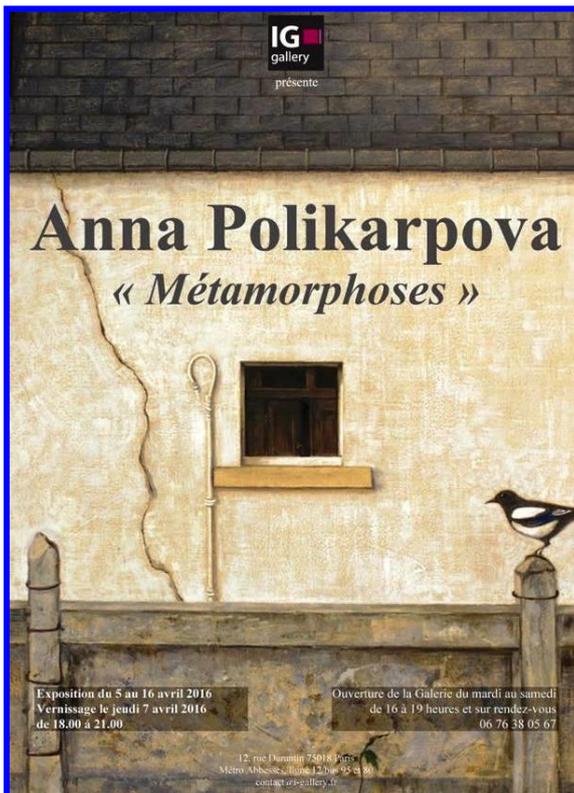


créé dans un état important, donc ils ont mis en place des moyens importants qui ont permis de remettre en selle le gouvernement de Bachar al-Assad, de reprendre Alep et Palmyre, et de l'asseoir à la table des négociations à Genève, et, au moment où commençait les négociations à Genève, de dire 'nous commençons notre retrait', ce qui est une manière de dire à Bachar al-Assad : négociez, vous n'êtes pas tellement fort que vous puissiez écraser l'opposition, vous devez négocier avec elle" ajoute le général Trinquand.

Le militaire souligne également le rôle logistique de la Russie dans l'avancée du régime syrien face à Daech : " La grande bascule qu'il y a eu tactiquement, c'est que les avions russes sont capables d'appuyer les troupes au sol. Ce ne sont pas seulement les frappes stratégiques, mais l'appui au sol, qui fait qu'on grignote le terrain, en détruisant certes beaucoup, mais très certainement en frappant de façon importante Daech. Ce qui va être important est de savoir qui va peser dans la prise de Raqqa. Je pense que les kurdes peshmergas vont peser lourd, et ça, pour l'avenir aussi bien en Syrie qu'en Irak, c'est très important."

L'armée syrienne a repris dimanche la ville de Palmyre au groupe Etat islamique. La cité antique se situe à un carrefour routier majeur pour le régime de Bachar al-Assad.

Rédaction de France Info - 28 mars 2016

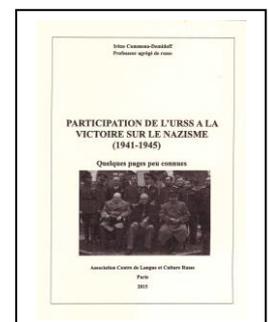


Nous venons d'éditionner un livre d'Irène Commeau

"Participation de l'URSS à la victoire sur le nazisme (1941 - 1945)".

Le prix de 12 euros.

(Les personnes intéressées peuvent soit acheter sur place, soit le commander au même prix plus frais de port 3 euros (envoi par lettre verte).



Y a-t-il encore un espoir

Interview :

Le point de vue de Philippe Migault

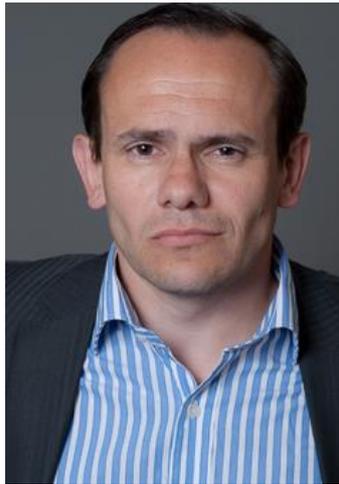
La réalisation des accords de Minsk II a été repoussée à fin 2016. Les objectifs négociés par la France, l'Allemagne, l'Ukraine et la Russie sont-ils réalisables à cette échéance ?

Il y a peu de chances que les accords de Minsk-2 aboutissent à un règlement politique de la crise ukrainienne d'ici la fin de l'année 2016 car le pouvoir politique à Kiev est dans une situation de quasi vacance. Le Président Porochenko est confronté à un exercice de cohabitation avec son Premier ministre, Arseni Iatseniouk, lequel est très peu enclin à faire des compromis avec la Russie. Par ailleurs, derrière Iatseniouk on trouve une frange de factions ultra-nationalistes, radicalisées, prêtes à user de la violence pour faire échouer l'application des accords de Minsk-2. Ces accords prévoient en effet une révision constitutionnelle qui engage une fédéralisation du pays, perspective honnie par les ultra-nationalistes, en donnant un statut d'autonomie large aux territoires du Donbass. Une bonne partie des partis politiques ukrainiens y sont aussi farouchement opposés.

Par ailleurs, les accords de Minsk-2 prévoient le rétablissement de l'Ukraine dans ses frontières alors même que la question de la Crimée reste posée et que sa réintégration au sein de la Russie est non-négociable. Cette pomme de discorde demeure et a le potentiel de faire capoter les accords si cela est dans l'intérêt de certaines parties au conflit.

Quelle est la situation politique et économique aujourd'hui en Ukraine ? Le gouvernement a-t-il une responsabilité dans l'échec des négociations ? Un effondrement de l'Ukraine est-il à prévoir ?

La situation politique et économique en Ukraine est désastreuse. Le recul du Produit intérieur brut (PIB) en 2015 a atteint 9,9 %, après une baisse de 6,6 % en 2014. L'Ukraine est aujourd'hui l'un des pays les plus corrompu du monde, à tel point que le Fond monétaire international (FMI) et l'Union européenne, face au détournement des prêts internationaux, rechignent de plus en plus à lui accorder un soutien financier. L'Ukraine a actuellement le taux d'inflation le plus élevé du monde, 49 % pour le dernier exercice annuel. Indépendamment de l'inflation et



Philippe Migault
Directeur de recherche à l'IRIS

du recul du PIB, on observe un repli de près d'un tiers des exportations, notamment dû à la rupture avec la Russie, jusqu'alors le principale débouché des marchandises ukrainiennes. On peut donc s'attendre à un effondrement économique de l'Ukraine dans les mois qui viennent. Si le FMI n'avait pas aménagé ses règlements, l'Ukraine serait d'ores et déjà en cessation de paiement et, dans les faits, elle est en situation de cessation de paiement partiel.

La responsabilité du gouvernement ukrainien dans l'échec des négociations du format Normandie est certaine. La partie ukrainienne est responsable dans une bonne mesure des violations de cessez-le-feu dans le Donbass car elle

est incapable de contrôler ses propres troupes, même si il y a aussi d'évidentes responsabilités du côté séparatiste. Le gouvernement a aussi une responsabilité dans la mesure où il n'est pas uni et où il ne veut pas que les accords de Minsk-2, signés dans un moment de panique sur fond de désastre militaire, soient appliqués.

On pourrait s'attendre, compte tenu de l'effondrement économique qui semble inéluctable, à une relance de la contestation dans la région allant du sud-ouest au nord-est de l'Ukraine, d'Odessa à Kharkov. Cette zone traditionnellement pro-russe, qui échange beaucoup avec la Russie, tend à s'opposer de plus en plus frontalement au gouvernement. Tant qu'il n'y aura pas de rétablissement des relations avec la Russie, le marasme économique durera et impactera particulièrement cette région.

Face à la reprise des discussions entre les Russes et les Américains, la France, et plus globalement l'Europe, sont-ils définitivement hors-jeu ?

L'Europe a toujours été hors-jeu dans la mesure où elle n'existe pas d'un point de vue diplomatique et militaire. L'Union européenne n'a jamais été impliquée dans les négociations, menées avant tout par la France et l'Allemagne. Ces deux protagonistes sont de plus en plus écartés par les Russes, qui considèrent que la solution de la crise ukrainienne se trouve à Washington, et non à Paris, Berlin ou Bruxelles. Les Russes ont donc décidé de prendre directement contact avec le « leader du monde occidental », les Etats-Unis.

<http://www.iris-france.org> – 30 mars 2016

Le mensuel bilingue franco-russe – est édité en France depuis octobre 2003

En exclusivité dans « Perspective » en français et en russe :

*les événements franco-russes en Russie et en France,
la vie de la diaspora russe, l'histoire de l'émigration russe,
les conseils de spécialistes en droits russe et français.*

Pour les parents : des réflexions sur le thème du bilinguisme des enfants.

Des petites annonces, des adresses et des numéros de téléphone utiles.

Pour plus de détails et pour lire quelques numéros de « Perspective »

rendez-vous sur le site <http://jfrp.fr>

E-mail : perspectiva.as@gmail.com

